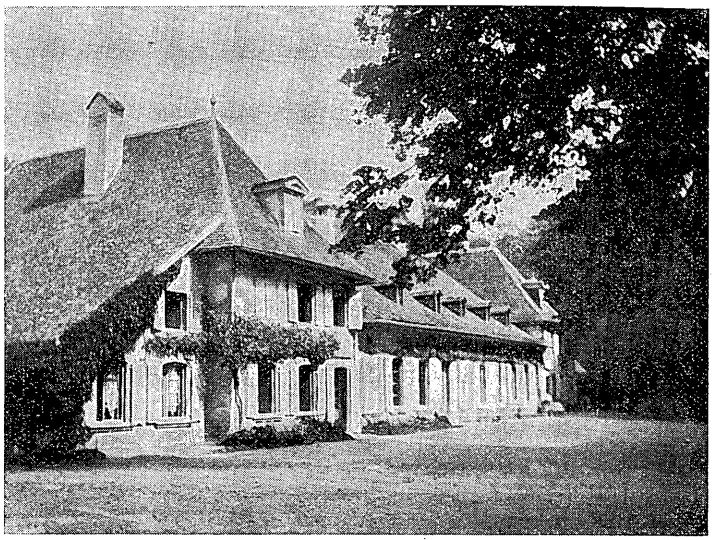


Vue récente de Châtillon.

Châtillon
manoir aux portes de la Béroche

En dévalant dans les grands bois.

En dévalant dans les grands bois des hauteurs de Bevaix et de Saint-Aubin, l'on parvient à la jolie Combe de Vauroux où quelques maisons rustiques — la ferme de Vauroux — sont posées près d'un menhir, d'un de ces mystérieux monuments druidiques, granit se dressant vers le ciel en forme de lance ou de pyramide. Un peu plus loin, sous la futaie, un autre bloc erratique, envahi par la mousse, montre ses cupules, excavations arrondies reflétant quelque dispositif astral où se précipitait le sang d'êtres humains ou d'animaux sacrifiés. Il faut traverser cette ligne de blocs à empreintes et hiéroglyphes extraordinaires qui jalonnent les assises de nos monts de Vauroux à la forêt du Devens, pour atteindre par derrière une vieille maison de campagne, postée sur le plateau de gazon qui domine En Seraise.

Cette maison, ni forteresse, ni castel, ni château, ni châtelard, est quand même Châtillon!

D'où vient cette appellation vieillotte? Les familles *de Châtillon* valaisanne, genevoise ou même d'Estavayer où l'on compte, jadis, plusieurs ministériaux de ce nom, paraissent lui être étrangères. Se dressait-il là à l'origine quelque système de défense, *castellum* commandant la vy de l'etraz ou *via strata* des Romains? Cette route, passant au pied du crêt, était en tout cas dominée par celui-ci sur une distance considérable et eût pu être ainsi surveillée.

Ces lieux paraissent n'avoir été l'objet d'aucune concession datant du moyen âge ; le défrichement aurait donc précédé l'époque féodale et ce serait depuis des temps immémoriaux que trèfle, luzerne, esparcette et blé pousseraient dans ces clairières.

Lointaine fondation d'un domaine.

Si l'on se promène dans l'inconnu jusqu'au XV^e^ siècle, une lueur se fait au siècle suivant.

Voici qu'une Clauda — fille naturelle de Claude de Neuchâtel — épouse Pierre Rognon, de Montalchez, et reçoit en dot, de son frère Lancelot, le 10 mai 1540, une terre détachée du fief de Gorgier, maison et appartenances sises aux Combes, c'est-à-dire dans la partie sud-ouest de l'actuel domaine de Châtillon. Bien que cette constitution de dot paraisse — si l'on en croit Boyve — susciter quatre ans plus tard de nombreuses contestations, ce domaine, à la suite d'événements romanesques, va cependant demeurer apanage de la famille Rognon. Un acte, du 13 juin 1684, en faveur d'Henry-François de Rognon, receveur du prieuré de Bevaix, rappelle cette ancienne possession des Rognon, aux Combes. La maison des Combes fut démolie en 1860.

Les de Rognon qui paraissent descendre de Pierre Rognon sus-dit, donnent plus tard à Gorgier châtelains et pasteurs. Plusieurs membres de cette famille anoblie par Anne-Geneviève de Bourbon, famille qui ne s'éteindra qu'à la fin du XVIII^e^ siècle, sont officiers aux services de France et de Hollande. Ils agrandissent le domaine des Combes par échanges et achats et ce sera en 1735, qu'ils acquerront le terrain sur lequel Henry-Nicolas de Rognon, conseiller d'État, construira tôt après Châtillon.

Le conseiller d'État de Rognon, ancien officier en Hollande, châtelain de Gorgier, allié à Barbe Jeanneret puis à Marianne Petitpierre et à Élisabeth Boyve, recourt à un architecte expert en l'art de concevoir murs inébranlables et caves fraîches! La maison, de forme allongée en direction est-ouest, comprend à l'origine une demeure à chaque extrémité, réunies par un corps central, rural primitif. En témoigne la concordance des styles Louis XIV et XV dont s'inspirent non sans élégance les deux anciens logis séparés par le corps central.

Ainsi qu'on le verra, le corps central sera transformé en habitation nouvelle à la fin du XVIII^e^ siècle et sous l'Empire, tandis que le rural désertera le vieux toit pour s'installer au Nord et former les dépendances.

Des Rognon aux Jeanneret, aux Du Pasquier et aux Lardy.

Le fils du conseiller d'État Rognon, Charles-Frédéric-Samuel de Rognon, officier en Hollande puis capitaine des milices de Saint-Aubin, vend Châtillon en 1755 aux sieurs Jonas-François et Henry-Louis de Jeanneret, bourgeois de Neuchâtel et Grandson, qui résident à Vaumarcus, Maison-du-bas. C'est à condition que ceux-ci vivent en commun avec lui et pourvoient à ses besoins jusqu'à sa mort. Autrefois, de tels arrangements n'étaient point aussi rares qu'on pourrait le croire.

Les héritiers des Jeanneret, David-François de Jeanneret, lieutenant du bailli bernois de Grandson, et sa sœur, Marie-Catherine, femme de Frédéric de Sandoz-Rosières, colonel au service des Pays-Bas — l'un et l'autre ruinés par une de ces rafales qui de génération en

génération... polissent les humains — se défont de Châtillon, au profit de leurs créanciers, c'est-à-dire d'un notaire avec ou sans lunettes qui ouvre l'œil et le bon!

Celui-ci, Jean-Jacques Cousandier, greffier de Saint-Aubin, se trouve donc être propriétaire du domaine de 1791 à 1797, date à laquelle il le cède à Pierre-Henry Du Pasquier, bourgeois de Neuchâtel et Valangin, capitaine, et l'un des dix enfants du colonel

Charlotte-Françoise Perret alliée Du Pasquier † 1824.

L'enfant que l'on voit sur ses genoux est Henry Du Pasquier d'Orny, plus tard possesseur de la terre de ce nom au pays de Vaud, allié Montmollin et dont la femme s'amuse jadis à détourner le ruisseau d'Orny soit vers la Méditerranée, soit vers la mer du Nord ; document inédit, à Châtillon.

Claude-Abram Du Pasquier, fondateur de la fabrique d'indiennes de Cortaillod. Ces lieux enchanteurs sont, durant de longues années, séjour de prédilection des Du Pasquier et, dès son veuvage, de Charlotte-Françoise Du Pasquier-Perret, fille de Jeanne de Morel et de Frédéric Perret, receveur à Colombier.

On voit à Châtillon les portraits des époux Du Pasquier-Perret qui, à la fin du XVIII[e] siècle et sous l'Empire, transforment et restaurent à merveille cette demeure sous la direction d'un frère, Jean-Pierre Du Pasquier, celui qui fit construire Vaudijon.

En 1824, au décès de M[me] Du Pasquier, Châtillon passe à sa fille, Louise, épouse de Frédéric Sacc, conseiller aulique, fils d'un médecin de régiment en Prusse.

Le domaine entre ensuite dans la famille Lardy par l'héritière des Sacc, une fille, Louise, femme de Charles-Louis Lardy, maire des Ponts, membre du Corps législatif,

directeur de la police centrale, chevalier de l'Aigle Rouge, fils lui-même de Charles-Louis Lardy, doyen de la Vénérable Classe, et d'Élise de Treytorrens. Une génération de plus, et Châtillon va devenir la résidence d'été de Charles Lardy, allié Vernes, ministre de Suisse en France.

Sous de vieilles poutres.

Il convient de relever la grâce de la décoration des deux anciennes ailes dont j'ai parlé, restaurées aussi par les Du Pasquier puis par la famille Lardy, ailes que recouvrent — surmontés de griffes — deux pignons allurés et symétriques, origine, plausible aussi, du nom de Châtillon!

Sous de vieilles poutres fuyant de l'auvent d'une cheminée qui fut jadis celle d'une cuisine, se déroulent de riches broderies de soie, fresques murales, montrant les épisodes de la soumission de l'Angleterre par ce bâtard et pirate qu'était Guillaume le Conquérant. Ce sont copies de tentures magistrales existant à Bayeux.

En passant dans un corridor blanchi comme les murs d'une allée de nonnes où sont tendues d'antiques tapisseries suédoises représentant les noces de Cana, l'on pénètre à l'étage dans une salle appelée « du gouverneur ». C'est que les gouverneurs de Zastrow et de Pfuel — le second ultime représentant chez nous des rois de Prusse — ont souvent couché dans cette pièce vêtue de somptueuses indiennes à fleurs de Cortaillod. Voisine est la « chambre du tilleul » avec lit Louis XVI, à rideaux, chambre hantée et dont le pot à eau se met à danser lorsqu'y dorment des visites. C'est que par un trou rond, ménagé par l'absence d'un nœud de la boiserie, l'on fait passer d'imperceptibles fils qui, manœuvrés du dehors, créent l'animation et font office de revenant! C'est bien là que, pour la farce, j'eusse quant à moi, logé le dernier gouverneur.

Au-dessus de ce qu'était autrefois le fenil, centre du bâtiment, court un vaste corridor peuplé de portraits et sur lequel se greffe au nord, en manière de chapelle, un bras orné des anciennes stalles du chœur de l'église de Saint-Aubin. C'est là que sont célébrés les baptêmes de la famille. Orne aussi la chapelle, une fantaisie picturale moderne due au pinceau de M. Charles-L.-E. Lardy, actuel ministre de Suisse à Stockholm. Ce sont dix scènes, épisodes mouvementés de la carrière de Claude Lardy, mort en 1578. Après avoir été conseiller, secrétaire du conseil, capitaine en France, deux fois condamné à mort et deux fois gracié à la suite de démêlés avec le bailli d'Yverdon ou de l'homicide d'Olivier de Diesse, ce Neuchâtelois fort remuant aidera à préparer l'expédition des protestants de France en 1562. Treize ans plus tard, il lèvera une compagnie franche pour le prince de Condé!

Roman d'amour.

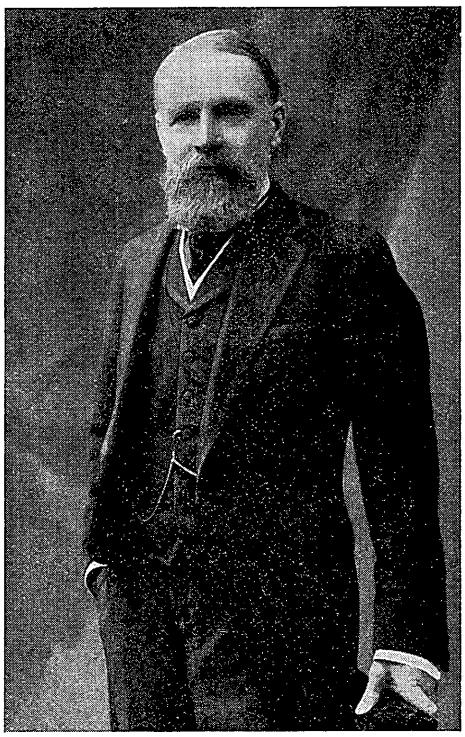
Tandis qu'appartient déjà au passé de Châtillon le roman de Clauda de Neuchâtel et du paysan Rognon, le portrait d'une jeune fille, Françoise Du Pasquier — que soudain l'on trouve en face de soi dans la galerie parmi d'autres ancêtres à perruque — ravive de douloureux souvenirs. Autre roman d'amour, mais plus tragique celui-là.

Vers 1812, alors que Gorgier est fief des d'Andrié, le dernier de ceux-ci s'éprend follement de Françoise Du Pasquier dont la flamme réciproque — de nuit — éclaire sans doute tout Châtillon!

Mais, hier comme aujourd'hui, il ne suffit pas d'être vicomte. M. Du Pasquier ne consent au mariage de sa fille qu'à la condition que le prétendant de celle-ci lui remette le relevé détaillé de ses dettes qu'il payera à sa place ! Chose dite, chose faite.

Et vous voudriez que cette idylle finisse par « et ils eurent beaucoup d'enfants » ?

Pas du tout. Ils n'en eurent point. Une dette oubliée dans la liste par cette linotte d'Andrié, remonte à la surface avant le mariage.



Charles Lardy
(1847-1923)
Ministre de Suisse à Paris de 1883 à 1917, juriste distingué, membre de diverses Cours internationales et colonel fédéral.

M. Du Pasquier, brusquement — et sans doute déçu de n'avoir point payé ce reliquat — rompt tout.

Il ne fallait rien oublier ! Où diable trouve-t-on encore semblables beaux-pères ?

L'amoureux M. de Gorgier, officier au régiment Berthier, va vite se faire tuer devant Ligny.

Pauvre Françoise aux yeux bleux ! Mince consolation que celle de poser, dans le grand corridor, votre regard sur la *Naissance de Jupiter*, anachronique biscuit de Sèvres, offert par le président Poincaré au ministre Charles Lardy.

★

Plus loin, à l'étage aussi, se dresse dans l'aile ouest sous une lumière caressante et propice, une *Présentation de Jésus au Temple*. Tout près, s'ouvrent d'intimes chambres à boiseries ouvragées, où sonnent de vieux cartels, pourvues de poêles verts et bleus, où sont suspendues d'innombrables gravures ou paysages de Châtillon peints par Moritz ou dus au pinceau de M^lle^ de Zastrow, fille du gouverneur dont j'ai parlé. D'abord ministre de Prusse en Bavière et général d'infanterie, Zastrow, qu'on ensevelit en 1830 dans l'église collégiale de Neuchâtel, avait effectivement passé avec sa famille un mois à Châtillon en 1824.

Charles Lardy, ministre de Suisse en France.

Lorsque l'on arrivait jadis de la Béroche à Châtillon, où il y avait toujours de grands messieurs de la ville ayant lu les gazettes — que l'on s'y rendît pour quérir vêtements, médecines, conseils, nouvelles, ou, pour y vendre dentelles, myrtilles, fraises ou framboises — l'on y respirait à grandes bouffées, au contact du maître de céans ou de la valetaille, l'air de la civilisation...

Cette civilisation, avec les années, avait été moins chiche. Elle avait fini par s'épandre plus démocratiquement, la révolution aidant. Plus de valets naïfs murmurant comme jadis, à l'ouïe de vaches beuglantes et de cochons affolés : « la sorcière passe derrière la ferme » ! Le vieux temps s'était dépouillé de ses superstitions. Seul, dans la « chambre du tilleul » le pot à eau...

Charles-Louis Lardy-Sacc, docteur en droit et avocat, membre du corps législatif, puis du Grand Conseil, avait élevé sa famille dans cette propriété charmante, fermant en quelque sorte, avec celles de Gorgier et de Vaumarcus, les entrées de la Béroche. C'est là que devait grandir Charles Lardy et son frère, le D^r^ Edmond Lardy — plus tard chirurgien à Constantinople, auteur de publications médicales, chevalier de la Légion d'honneur, privat-docent de l'Université de Genève, et l'un des fondateurs de la *Revue suisse de médecine*, décédé tout récemment à Bevaix, estimé de tous.

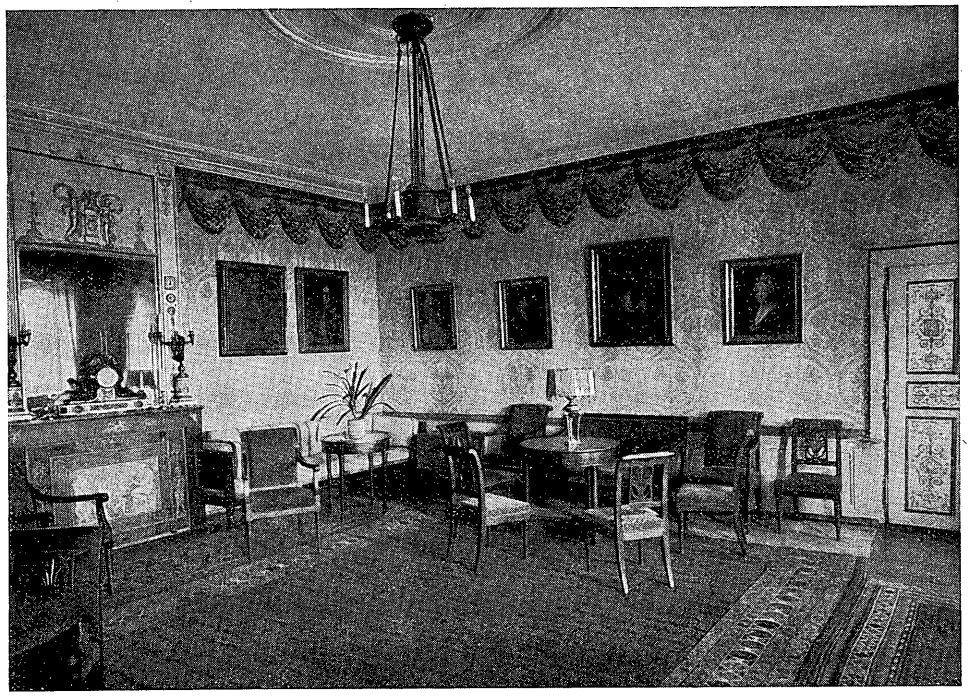
Charles Lardy, docteur en droit à vingt ans, juriste de race, après un rapide avancement, était nommé en 1883, ministre plénipotentiaire à Paris. Il succédait à M. Kern. Si un Neuchâtelois fait honneur à son petit pays, c'est lui! Il est membre de l'Institut de droit international, membre de la Cour d'arbitrage de la Haye, colonel d'état-major et président du tribunal militaire de cassation. La Confédération le charge de toutes les délicates négociations commerciales avec la France. Il représente la Suisse dans l'Union monétaire latine. Ses rapports au Conseil fédéral sont encore cités comme modèles du genre. Les loisirs de Charles Lardy ne le laissent jamais inactif ; il rédige pour le *Musée neuchâtelois*, et sous l'anonymat, de précieuses chroniques *Promenades neuchâteloises en France*. « Ce qui vaut la peine d'être fait, vaut la peine d'être bien fait », était un de ses préceptes.

Lardy, infatigable, s'intéresse beaucoup aux travaux des jeunes ; j'ai conservé de longues pages de lui discutant par exemple une petite thèse que je publiais à Paris il y a plus de quinze ans. Homme ferme, d'un grand équilibre, il demeure suisse, neutre, probe et juste même dans la tourmente. Nombreux furent les hommes d'État et les personnalités du monde diplomatique qui recherchèrent sa société.

L'été, entouré de sa belle famille, il recevra souvent à Châtillon les membres du Conseil fédéral. Ceux qui assistèrent à Paris, en 1917, au déjeuner d'adieux que Charles

Lardy offrit au personnel de la légation auquel s'était joint celui du service des intérêts austro-allemands dirigé par Jean de Pury, ont gravée dans la mémoire l'expression sereine du chef se retirant, tout son devoir et plus que son devoir accompli.

On sait que deux de ses fils sont entrés après lui avec succès dans la carrière diplo-



Le grand salon de Châtillon, époque Directoire.

matique. L'un d'eux, M. Charles-L.-E. Lardy est aujourd'hui ministre plénipotentiaire de la Confédération à Stockholm. L'autre, M. Étienne Lardy, est Chargé d'affaires de Suisse à Changaï.

A travers salons et pelouses.

Point ne faudrait passer sous silence la plus délicieuse partie de cette vieille maison de Châtillon, celle dont portes et baies, au centre du bâtiment, s'ouvrent au plein pied et en enfilade sur d'éclatants massifs de fleurs.

Au grand salon, à mobilier Directoire, à lambris peints et autour duquel court une draperie simulée aux tons gris rouges et bleus, trône le beau portrait du général Albert de Treytorrens, officier au service de Suède, tué au siège de Kempten en 1633, frère d'un autre général, François de Treytorrens, grand maître de l'artillerie au Danemark et en France et qui servit aussi en Suède.

Tout près, se voit le portrait de Pierre Lardy, officier du régiment de Meuron aux